

LES MÉLANGES RELIGIEUX
Paraissent DEUX FOIS par semaine,
les MARDIS et VENDREDIS.
L'abonnement pour l'année £1 0 0

Mélanges Religieux

Lettrés.
Les Correspondances et les Lettres
d'affaires doivent être adressées
franchement de port au Rédacteur
en Chef. Pour les Annonces, voir
le Tarif à la dernière colonne.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 9 AVRIL 1850.

No. 58.

Les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

(S. MATH.)
Dix-neuf siècles de lutes de triomphes permettent à l'Eglise de célébrer aujourd'hui la fête de la *Chaire de Saint Pierre*. La chaire de Moïse a été mise en pièces, et les malheureux enfants d'Abraham en ont dispersé les débris aux quatre vents du ciel; mais la *Chaire de Saint Pierre* résistera à toutes les secousses et à toutes les révolutions. Les fils de Brutus feraient de Rome un tombeau, ils ensoleveraient sous des monceaux de ruines tous les temples chrétiens, que la Chaire de saint Pierre braverait encore leurs fureurs.
Pie IX est exilé de la ville éternelle; Rome a été livrée à une horde d'assassins; l'Italie porte dans ses entrailles des bandes de sicaires; l'Allemagne, la Prusse, la Suisse et la France s'apprêtent à venir sur le sol de la vieille Europe des milliers de Barbares. Nul ne peut prédire ce que sera l'avenir de ce pays; mais il est évident que la civilisation menacée cherche dans son désespoir un salut contre un inévitable naufrage.
La politique lutte contre le socialisme avec des harangues de tribune, avec des lois impuissantes, avec les forces douteuses des baïonnettes et de l'état de siège. Le socialisme dévore les législateurs, les lois; il englutira les armées permanentes et les gouvernements. Mais avant qu'il ait achevé son œuvre de destruction il aura ressuscité dans le cœur des peuples, des peuples et des fidèles, la foi des confesseurs, l'héroïsme des martyrs.
Le socialisme tuera l'indifférence et ramènera sous la bannière de Christ et sous la houlette du Pontife romain les nations hérétiques et les peuples incrédules. Ils retrouveront les sentiers de la foi à la lueur de l'incendie qui va dévorer l'Europe.

Les grandes calamités sont les arguments irrésistibles de la Providence. Les sang de martyrs toujours féconde le champ de l'Eglise. Le cercueil de l'immortel Archevêque de Paris, promène dans les rues de la capitale, a été à un million d'hommes incrédules ou qui croyaient l'être que la foi n'était qu'un dogme dans leurs cœurs. Paris tout entier fut catholique en assistant aux funérailles du pontife qui venait de mourir pour lui.
Le triomphe inévitable mais passager du socialisme couvrira toute une honnête au pied de la croix, et quand la France se sera agenouillée aux pieds de Jésus-Christ, en pleurant et en se frappant la poitrine, elle se relèvera catholique.
Le socialisme sera la dernière apologie des dogmes de la morale, du culte de l'Eglise romaine; il dévorera tous ses blasphèmes, tous ses blasphèmes; il deviendra, sous la main toute-puissante de Dieu, le grand missionnaire de l'unité religieuse dans l'Europe et dans le monde.

Non, l'Eglise n'a pas achevé sa mission sur la terre. Il faut que l'univers tout entier dise un jour à Jésus-Christ comme Saint Pierre: "Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant." Et Dieu n'aurait jamais permis que l'abîme de cette immense hérésie s'il n'avait eu le dessein de tirer du socialisme même le dernier et le plus magnifique triomphe de sa sainte Eglise.
L'ABBÉ COMBALOT.
Missionnaire Apostolique.
Amiens, 22 février 1850.

Colonisation des Townships.

(Du Journal de Québec.)
L'or naît dans les sillons qu'enrichit la culture.
DÉLIBÉ. L'homme des champs.
M. le rédacteur,
Comme depuis quelques années on a paru comprendre l'importance qu'il y avait pour nous de songer à restreindre l'émigration de notre jeunesse à l'étranger, émigration qui allant toujours se grossissant d'année en année, menaçait le peuple canadien sinon de sa perte totale, du moins d'un affaiblissement considérable, comme on a compris aussi quelque part la folie que fesaient souvent de braves habitants de nos colonies d'abandonner leurs terres pour aller se louer à la journée dans les chantiers des faubourgs de nos villes, et comme entre tous les moyens suggérés pour apporter des remèdes à ces maux, on a porté les yeux vers la colonisation des nos vastes forêts encore incultes, j'ai eu que les détails suivants sur une colonie nouvelle, la plus voisine de votre cité et par là même la plus avantageuse à cette surabondance de la population industrielle qui en remplit les faubourgs si souvent, depuis quelques années surtout, sans emploi, et par ce même sans pain, ne pourraient manquer d'intéresser un grand nombre de vos lecteurs. Je veux parler des établissements de la *Saint-François*, dans le comté de Mégantic. Le lac Saint-François n'est qu'à 26 lieues de Québec; les dix-sept premières lieues de cette distance, qui sont comprises dans les chemins de Kennebec, sont aussi agréables par le bon état de chemin que par la vue charmante de la riante vallée de la rivière Chaudière qui, par ses mille sinuosités à travers des établissements danses et de belle tenue, et par les nombreux côtes à formes si élégantes et si variées qui la bordent, vous fait souvent oublier que vous avez laissé le Saint-Laurent pour vous enfoncer dans l'intérieur des terres. Quant à l'autre partie du chemin, on n'en peut pas dire autant, car elle est dans un si pitoyable état, que souvent les mauvais temps du printemps de l'automne la rendent absolument impraticable. Mais espérons que notre législateur qui s'est montré si libérale sous ce rapport en certains endroits, portera bientôt son attention sur cette nouvelle colonie qui s'accroît déjà d'une manière si rapide, et pour laquelle elle n'a pas encore déboursé un seul sou. Mais non, je me trompe; cette colonie avec les 3,000 âmes qu'elle renferme déjà, n'a pas moins coûté à la province que l'énorme somme de £1,500, et voici comment. Il se forma à Québec, il y a environ 15 ans, une société ayant pour nom "*Québec and Mégantic land company*," et ayant pour but de coloniser cette vaste et prometteuse portion du comté de Mégantic, jusqu'à l'endroit complètement inculte, qui s'étend depuis les townships de Broughton, Thetford, Alder, jusqu'à la ligne provinciale qui sépare le Canada de l'état du Maine. D'après un arrangement passé entre l'administration de lord Aylmer et les commissaires de cette compagnie, le gouvernement céda à celle-ci cette vaste portion des terres incultes du comté de Mégantic, aux mêmes conditions qu'il les accordait alors à la "*British American land company*." Lord Aylmer, malgré tout l'appui qu'il donna au projet, avait jugé à propos de réserver la sanction de cette vente au

secrétaire d'Etat de Sa Majesté pour les colonies. Mais cette sanction se fit longtemps attendre. Aussitôt que lord Durham eut pris les rênes du gouvernement en cette province, les commissaires de la compagnie se mirent de suite en rapport avec Sa Seigneurie pour lui demander la ratification de leur achat, s'offrant en même temps à faire une dépense de près de £2,000 pour faire arpenter le terrain, faire des chemins et construire les ponts nécessaires, laquelle somme devant leur être déduite sur le prix d'achat si la vente était confirmée, si non, devant leur être remboursée. Lord Durham, comme lord Aylmer, eut le bon sens de ne pas devoir prendre sur lui la ratification d'un tel marché, vu surtout qu'il pouvait peut-être gêner les ministres de Sa Majesté dans un système uniforme d'émigration qu'on projetait alors dans la mère-patrie. Quant à la seconde partie de leur demande, il leur permit de dépenser, aux conditions et pour les fins exposées, une somme qui n'excéderait pas £1,500. De suite les commissaires mirent M. Russell à arpenter le terrain, et ce fut sous la direction de ce monsieur que fut ouverte la route qui conduit au lac Saint-François, et qu'on a désignée depuis sous le nom de chemin Lambton. Mais après bien des négociations, les commissaires, considérant surtout l'état d'agitation où se trouvait alors la province, se refusèrent à faire sanctionner leur achat; de sorte que l'argent déboursé leur fut remis, tel que convenu. De sorte aussi que la somme d'environ £1,500 est tout ce qu'a dépensé le gouvernement pour ouvrir une route, à travers des forêts incultes, de plus de quinze milles de longueur, et construire quatre ponts formant un total de pas moins de 350 pieds d'étendue. Je ne donne que quinze milles de longueur à la route, car comme le township de Tring qui borne la seigneurie Rigaud-Vauhenil et que traverse cette route, n'appartenait point à la compagnie, les commissaires se contentèrent d'acheter seulement le chemin dans toute l'étendue de ce township et de jeter des ponts sur les deux rivières qui s'y rencontrent. Et comme le chemin Lambton coupe transversalement les traits-carrés des rangs de ce township, et qu'il se trouve par conséquent une route dans toute son étendue, vous pouvez juger dans quel affreux état il devient, le printemps et l'automne, personne n'étant chargé de son entretien, pas plus que de sa confection. Le reste du chemin, dans les townships de Forsyth et Lambton, ouvert en 1839, servant de front aux terres des deux côtés, est dans un état assez passable dans la partie qui se trouve dans les habitations, mais dans les savannes et autres parties où les terres ne sont pas encore prises, il demande de sérieuses améliorations. Ce qui surtout exige de plus promptes réparations, ce sont les ponts sur les rivières, qui sont dans un tel état qu'on a raison de craindre chaque fois qu'il faut les passer.
En 1839, à part une douzaine de familles qui s'étaient fixées dans les premiers rangs du township de Tring, qui comme je l'ai dit plus haut, avoisine la seigneurie Rigaud-Vauhenil (Saint-François de Beauce), il n'y avait pas une seule maison depuis là jusqu'au lac; et aujourd'hui cette étendue de terre ne contient pas moins de 400 familles réparties, comme suit: Tring, 160; Forsyth, 50; Lambton, 102; Prince, 10; Aylmer, 12.
Les townships de Lambton, Price et Aylmer

touchent au lac Saint-François. Ce lac est un des plus charmants qu'on puisse voir; sur une étendue de dix-huit milles. Il est comme on le voit la source de la rivière Saint-François, qui après avoir prêté ses charmes aux villages de Sherbrooke, Supton, Melbourn, etc., va se joindre au Saint-Laurent, dans le lac Saint-Pierre. Vers l'extrémité nord du lac se trouve le mont Saint-Alphonse, qui ressemble à un clocher de cathédrale au milieu d'une riche cité, s'élève fièrement au-dessus des monticules qui l'environnent. Par sa forme il rappelle assez le mont Saint-Hélène, comme lui il est terminé par un *picqueuron* de roche nue. La hauteur n'est pas moindre de 1,300 pieds au-dessus du niveau du lac, et de ce côté sa pente est si rapide qu'en certains endroits le roc surplombe. Pour qui veut ouvrir les yeux, partout la nature atteste la magnificence de son auteur, mais il semble qu'en quelques endroits cette main divine, d'où découle tout bien et toute grandeur, se soit comme échappée et qu'elle ait laissé ses admirables beautés se multiplier avec profusion. Si porté par un léger esquif vous vous avancez sur cette onde paisible, vous croyez voir devant vous, enclavée dans une rante verdure, une belle nappe d'argent dans le brillant de laquelle viennent se refléter les mille et un monticules qui le bordent, et dont le poli n'est interrompu que par des troupes de poissons sautants, qui ça et là viennent de temps en temps faire briller à vos yeux leurs écailles dorées, et si vous levez la vue vous apercevez devant vous ce mont Saint-Alphonse, qui par son air grave et majestueux semble du haut de la nuée où sa tête paraît alors se perdre, admirer lui-même en silence la magnificence de la scène qui se déploie à ses pieds. On si prenant une autre direction vous gravissez les flancs escarpés du mont, alors quel magnifique panorama s'offre à vos regards! Les montagnes de Leeds, de New Ireland, d'Halifax, avec les établissements qui les couronnent et les vallées qui les distinguent, semblent venir se ranger en scène sous vos yeux, laissant derrière elles les montagnes de Saint-Augustin et de Valcartier former un cadre bleuâtre dans le lointain; et si vous portez vos regards du côté opposé, c'est le lac même qui semble être sous vos pieds, plus loin, c'est le lac Aylmer avec ses établissements, puis ceux de Ham, de Chester, etc., et un plus dénommé le Pic de Mégantic qui se baigne les pieds dans le lac du même nom.
Si cette scène, monsieur le rédacteur, toute sauvage qu'elle est encore, a de quoi ravir, que sera-ce donc lorsque sur le penchant de chaque colline on verra s'étendre de nombreuses habitations, du milieu desquelles s'élevera ce et là la croix du clocher qui distinguera chaque paroisse. Mais attendons, ce jour là peut-être pas si éloigné qu'on peut le penser. Il y a encore bien des bras dans nos villes qui demeurent inactifs faute d'emploi, il y a encore une vigoureuse jeunesse qui s'abandonne dans toutes nos vieilles paroisses. Qu'on ouvre des chemins à travers ces fertiles forêts encore vierges; que les terres soient accordées à bas prix; que les véritables patriotes fassent comprendre dans tous les coins du pays à ces vigoureux jeunes gens, à ces ouvriers désœuvrés, que de ravir à la patrie leurs bras et leur industrie serait pour eux un véritable crime politique, que le seul moyen

pour tout citoyen de vivre indépendant de toute servitude, c'est de cultiver en paix le champs qui fournit à sa famille tous les besoins de la vie; qu'on trouve les moyens de fixer un prêtre au centre de chaque colonie dès sa naissance; et alors dans bien peu de temps les arbres de nos forêts disparaîtront en partie pour faire place à des moissons dorées et à de gras pâturages, dont les vaches et les brebis tiendront lieu chaque jour de marché et de magasin au cultivateur joyeux de les posséder. On dans moins de vingt ans peut-être, si on sait donner à la colonisation tout le soin qu'elle mérite, le nombre de nos paroissiens sera double de ce qu'il est aujourd'hui.
Il est à regretter, monsieur le rédacteur, qu'aucune personne de notre localité n'ait été mise en moyen de faire connaître au comité de la chambre chargé de s'enquérir des causes et de l'importance de l'émigration de notre jeunesse à l'étranger, toute l'importance qu'il y aurait à cet égard d'améliorer le chemin Lambton. Qu'on suive le chemin de Kennebec, qu'on pénètre jusque dans l'état du Maine, on y comptera à Waterville, à Ogd-Town, à Bangor, les familles canadiennes par centaines, presque toutes dans la pauvreté et la misère, et un grand nombre dans un état incroyable de dégradation morale. Et le moyen d'empêcher de s'augmenter le nombre de ces malheureux compatriotes qui vont ainsi déshonorer le nom Canadien? le moyen même de le diminuer? serait d'améliorer le chemin Lambton. Alors la jeunesse de la Beauce perdrait sa manie d'aller courir à l'Amérique, et viendrait prendre ces belles terres du comté de Mégantic qui sont à leurs portes, et bien vite leurs frères amis de l'état du Maine viendraient prendre parmi eux l'état d'absence et de respectabilité qu'acquiert en si peu de temps la généralité des nouveaux colons canadiens. Déjà depuis quelques années on a pu remarquer une certaine tendance parmi nos compatriotes du Maine, c'est à nos législateurs à prendre les moyens de la faire augmenter cette tendance.
Les établissements du lac Saint-François ne sont qu'à deux petites journées de Québec, et malgré l'état actuel du chemin en été, les cultivateurs font d'ordinaire un voyage au marché en cinq ou six jours et compris le retour. Les colons de ces nouveaux établissements sont tous catholiques et d'origine française. Déjà trois chapelles y ont été érigées avec le secours de l'œuvre de la Propagation de la Foi, savoir: une à Tring, une autre à Forsyth et une troisième à Lambton. Deux missionnaires y résident habituellement, l'un à Tring et l'autre à Lambton. Pour faire voir combien serait rapide l'accroissement de cette nouvelle colonie, si on améliorait le chemin de Lambton, il suffira de rapporter que dans l'espace de douze mois seulement, 44 nouvelles familles sont venues se fixer dans le seul township de Tring. Ces familles venaient de Saint-Henri, Saint-Isidore, Saint-Anselme, Sainte-Marguerite et des différentes paroisses de la Beauce. Plus d'un étranger en traversant les magnifiques érablières de Tring, se sont demandés, sans doute, pourquoi les colons laissent ainsi en arrière de si belles terres pour aller se fixer à 15 et 20 milles plus à l'intérieur, souvent sur des terres d'une qualité inférieure? En voici la raison: c'est que le township de Tring,

FEUILLETON.

Conversion d'une famille protestante.

PAR MADAME CAMILLE L....
Suite.
Alors, remerciant Dieu de lui avoir donné peu de fixité dans les idées, elle entraînait Mme S.... dans le domaine des choses de la terre, et là, comme ailleurs, elle expérimentait l'impénétrable patience et la condescendance douce de celle qui se servait de tout pour gagner tout. N'allons-nous pas faire une petite visite au séminaire, disait-elle tout à coup à M. et à Mme W...? cela va nous distraire; c'est si joli de se promener dans les bois. Oui, au séminaire! c'était bien le séminaire que parlait Mme S.... et M. W. n'en avait plus pour son ange s'était, en ange, si doucement moqué de son exhaltement de mur et de toutes les folles idées qu'il avait prises là-bas, en Angleterre, de gens dont, en France pourtant, il se raillait avec toutes les grâces et toute la malice de son esprit! Il allait, en effet, chercher dans le mépris tout ce qu'il y a de plus mordant et de plus incisif pour nous les peindre en de petites comédies qu'il nous jouait pendant des heures et des demi-journées que nous passions à nous demander lequel était le plus étonnant, de ces étonnantes railleries ou de la naïveté et d'énigmatique bizarrerie de son langage, ou de ses gestes, plus expressifs encore, ou d'un jeu de physionomie qui transfor-

mais sa laideur en quelque chose dont je n'ai pu encore trouver le nom. D'autres ministres protestants! que me faisait-il pas de vous? Tantôt se couchant nonchalamment dans un fauteuil, il nous représentait un évêque de sa secte, riche évêque, étalant sur ses genoux des mains blanches comme le lait dans lequel, tous les jours, il prenait son bain, et tournant négligemment la tête pour lui parler, à lui, petit homme. Suivait un dialogue intraduisible, dans lequel le petit homme écarrait le grand évêque. Mais, disait celui-ci, indigné de tant d'irrévérences, je suis, monsieur, le représentant de Jésus-Christ. Ah! j'avais pas cru, reprenait le petit homme; et comparant à ses bains de lait à ses chevaux blancs à ses éblouissantes voitures, à ses palais sans nombre la pierre qui manquait au fils de l'homme pour reposer sa tête, est-ce donc par vos sermons, Monseigneur, que vous êtes son représentant? demandait-il encore. Je crois pas; car tous les jours on s'étouffait dans les chemins pour parvenir à l'entendre, et vous, Monseigneur, vous prêchez une fois l'an, et vous fait mentir les pauvres malheureux, vos diocésains, pour qu'ils aillent au temple ce jour-là.
Puis venait le tour du simple ministre. Il nous en jouait un amusant avec son jardinier, qui lui reprochait de gagner commodément sa vie. Oh! moi! j'ai travaillé beaucoup, beaucoup! Voyez ma petite maison, elle est bien gentille. Je me suis occupé à peindre, tout cela pour réjouir les yeux de ma femme et de mes petits enfants. Voici tout un embarras;

j'ai mis mon bière en bouteille; excellent, mon bière, excellent! Fichtre, donnez-m'en donc un peu, disait le pauvre homme. C'est du bon bière de jardinier, mon ami; il faut le goster bien appris pour déguster cela. Et mon vin! ah! c'est bien chose. Il faut se donner du soin et de la... allez, pour soigner un vin comme e...
Accourait un homme tout au... Monsieur le ministre, venez vite, ma femme est malade, bien malade! Oh! mais, brave homme, elle ne va pas mourir, la femme, et moi, vois-tu, je me suis ennuyé... à cause de ça avec ce bière, et je n'ai pas fait mon petit repas du milieu. Mais attendez, attendez, je vais te donner un remède qui, n'importe ce qui la tienne, sera toujours bon pour sa maladie; car nous autres, hommes de Dieu, nous sommes à tous les besoins. Pauvre homme, c'est une fatalité; je n'en ai plus. Tout a passé pour les enfants de moi. Mais, reprenait le mari, si vous n'avez rien pour le corps à elle, venez la voir au moins, et consolez sa pauvre âme, qui a peur. Oh! l'âme! j'aime bien les âmes, va; tu m'apprendras pas à les aimer; mais le Dieu, il les aime encore mieux et sait mieux les soigner que moi, petit misérable qui n'ai pas d'âme. Mais, laissez-moi; voilà mon petite fille qui crie. Adieu, Farewell. Demain je serai le père à vous. Voilà, on a bien peu de chose près, comment se passaient ces malicieuses et charmantes scènes; voilà comment il se jouait des guides de sa nation.
Si vous traitez ainsi, disions-nous, les prêtres de votre pays, que direz-vous donc des

nôtres? Je n'ai pas de préjugés, moi, répondait-il en prenant son sérieux: Je les croyais des monstres, c'est vrai, tant j'ai été fou d'étonner des fous, et quand on voulait me mener voir le supérieur du séminaire, j'avais peur de regarder son figure; mais il était si bon et si doux ce figure-là, que j'ai eu le courage après de lui regarder jusqu'à la ceinture; c'était meilleur encore que le figure. Comment voulez-vous que je ne fâche contre vos prêtres? Je neux pas les envier, ils sont plus pauvres que moi; je neux pas enrier sur eux, tous ceux que j'aperçois me préviennent de politesse et d'affection; ce sont des hommes de conviction; je les en félicite: c'est une bonne chose, dans un prêtre, que la conviction, mais pour un petit homme comme moi, c'est une chose bien bonne aussi que de n'en avoir pas.
Voilà une longue digression. Revenons au séminaire. On y arrivait, on s'y promenait. Mme S.... laissait d'abord Mme W... avec le supérieur; puis, venant la prendre au bout de quelque temps, elle mettait le mari aux prises avec l'abbé, qui, voyant qu'il n'y avait encore possibilité de rien semer, arçhait doucement de ce champ les plantes parasites du doute et des préventions qui offusquaient ce que la nature y avait mis de bon et qui prenaient la place de ce que Dieu devait y répandre plus tard. Comme Mme S...., il savait attendre, le bon supérieur. C'est une grande science que celle-là!
Il n'attendit pas longtemps madame W.... Bientôt le désir et la grâce l'emportèrent sur toute crainte, et, scule, elle sut traverser le

petit sentier qui la séparait de la sainte maison. Là elle trouva l'ami, le père que Dieu lui avait préparé de toute éternité; là, sous la puissance des arguments de ce savant théologien, son intelligence s'éclaira; là surtout, sous l'influence de la charité évangélique, de ce guide doux et compatissant, son cœur s'ouvrit à un amour qui lui fit comprendre, qui lui fit faire de l'œuvre de l'Encharistie.
Pour fixer cette nature impressionnable mais mobile et peu consistante, il écrivait aussi, lui, il écrivait, ne comptant pour rien les travaux dont il était chargé, afin de rendre ainsi stables et permanentes, pour celle qu'il fallait convaincre, les idées qui semblaient le mieux arriver à son âme. Elle était gagnée; mais que faire? que devenir? Comment supporter le poids de cette foi nouvelle; de ces nouveaux devoirs? Elle n'en savait rien, et ne trouvant point encore dans son âme la force de tout braver, elle se rejeta dans un avenir dont elle n'osait fixer les limites; mais Dieu l'aimait plus que sa faiblesse peut-être ne le peut vouloir, et quand il étendait sa main sur cette famille, il ne la retirait pas.
Les choses en étaient là quand M. H...., frère de Mme W.... vint, avec sa femme, demeurer dans une maison de campagne voisine de la leur. Toutes les perplexités de la pauvre incertaine redoublèrent. Ce n'était point son frère qu'elle craignait; mais Mme H.... était une femme à l'autorité de laquelle, nul ne pouvait, ne songeait même à soustraire. Il y avait dans sa posture majestueuse, sur son visage calme et sévère, quelque chose qui vous